



Les Dieux ne sont pas les seuls à pouvoir être instrumentalisés à des fins douteuses. Une idéologie peut faire l'affaire, comme en témoigne « Dialogues d'exilés » de Bertolt Brecht, mis en scène par Olivier Mellor. La pièce est l'une des moins connues de BB, qui l'a écrite pendant son exil américain, après avoir été obligé de fuir le nazisme.

Elle met en scène un dialogue entre Ziffel (Olivier Mellor) et Kale (Stephen Szekely), le premier aussi massif que le second est malingre.

Tels des Laurel et Hardy de la dialectique, Ziffel l'intello et Kale le prolo dialoguent entre deux chansons (Kurt Weill, Léo Ferré, Jean Yanne, Bernard Dimey...) accompagnées par le reste de l'équipe (Séverin Jenniard, Romain Dubuis, Cyril Schmidt).

Les deux bonhommes échangent des considérations sur le mode banal, comme on en entend à la table d'un comptoir, sauf que l'on y aborde des sujets d'une rare gravité sur l'art et la manière de manipuler les hommes, la montée du régime de « Comment s'appelle-t-il au juste ? » (avec les deux doigts sous le nez pour symboliser la moustache de qui vous savez), le sort des gens du peuple, le mépris de classe, l'exploitation, le capitalisme et le communisme, bref toutes les questions qui jalonnent l'œuvre de Brecht et qui sont abordées ici sans avoir l'air d'y toucher, sur le mode des brèves de comptoir, avec légèreté et profondeur, ce qui ne gêne rien.

Bertolt Brecht a écrit : « Dans toute idée, il faut chercher à qui elle va et de qui elle vient ; alors seulement on comprend son efficacité. » De ce point de vue, « Dialogue d'exilés » est d'une rare efficacité.